

**Le XXI<sup>e</sup> siècle sera théologique !**  
**Thèses soumises**  
**par Bertrand Mathys et par Madeleine Wieger**

*Nous posons nos thèses en vis-à-vis, pour faire voir les décalages, voire les oppositions qui nous sont apparues, au cours de notre discussion, entre nos deux positions. Nous n'avons pas voulu les résoudre à tout prix pour produire un texte uniforme. Nous avons préféré honorer le principe de la disputatio et, puisqu'elle s'est engagée déjà entre nous, nous la déployons comme telle à l'intention de notre binôme « discutant ».*

1. Le XXI<sup>e</sup> siècle appartient à ceux qui ont moins de trente ans aujourd'hui. S'il doit être théologique, c'est que ces générations auront eu la possibilité de le lire ainsi. Des chercheurs ont tenté de décrire ces générations. Après celle de la loyauté et du devoir (Booster), est venue celle du choix et de l'accomplissement professionnel (Boomer), et celle de la recherche du plaisir et de l'équilibre entre vie familiale et professionnelle (X). La génération suivante (Y), génération numérique, est centrée sur son épanouissement et ses valeurs : on ne lui fera pas faire ce qu'elle ne veut pas et ne comprend pas, mais elle reste très ouverte. Et la dernière génération (Z), dont on ne sait pas encore grand-chose, a une forte tendance à accentuer les marqueurs de celle qui lui précède.

Ces générations sont très sensibles au sens de l'action. Elles ne s'impliquent que lorsqu'elles trouvent du sens à ce qu'elles font.

1. La théologie consiste à penser le rapport entre l'être humain et le Dieu de Jésus-Christ. Le discours sur Dieu est ici inséparable d'un discours sur l'être humain : plaquer sur la réalité du monde un discours sur Dieu abstrait, c'est-à-dire détaché, n'est plus de la théologie. Par discours abstrait on n'entend pas seulement un discours purement spéculatif sur Dieu, mais aussi tous les discours qui font de Dieu l'ennemi juré du monde tel qu'il se présente. Le premier n'est pas une théologie. Le second n'est pas une théologie chrétienne.

Mais le discours sur l'homme est également lié au discours sur Dieu. La théologie cesse d'être théologie si ce qu'on dit de l'être humain devient le critère de ce qu'on peut dire sur Dieu – si l'être humain devient la mesure de Dieu et que Dieu cesse par conséquent d'être un lieu de critique de l'homme et de crise pour l'homme. Dans ce cas, Dieu devient un simple langage par lequel l'homme s'explique à soi-même.

La difficulté pour la théologie, si elle veut demeurer théologie, est de se maintenir au point d'équilibre où elle ne basculera ni d'un côté, ni de l'autre. Est-il possible que ce soit ce point d'équilibre qui se situe ailleurs d'un siècle à l'autre ? Où se situerait-il alors au XXI<sup>e</sup> siècle ? Si le XXI<sup>e</sup> siècle est celui de l'urgence de la question du sens, au moment où se multiplient les langages qui nomment et/ou régulent l'expérience humaine, le point d'équilibre à trouver est peut-être entre la réduction du mot « Dieu » (et des mots « grâce », « agapè », « Trinité », etc.) à un symbole vide et la tentation de confondre les mots théologiques avec la chose même – entre le moment où le langage théologique ne sert plus seulement à interpréter, mais à justifier l'expérience humaine (« toute expérience d'amour est une expérience d'agapè ») et celui où on force l'expérience à obéir à un langage précis (« il n'y a qu'une seule expérience d'agapè dans laquelle il faut entrer coûte que coûte »).

2. Karl Emmanuel Weick, psycho-sociologue pragmatique des organisations, a développé le concept de *sensemaking*. Il tente de montrer comment une organisation peut être « résiliente ». Une telle organisation ne se focalise pas sur les dispositifs matériels, logistiques et fonctionnels qui permettraient d'obtenir des résultats et d'éviter l'échec. Elle ne se contente pas d'accumuler les procédures susceptibles de répondre à des problèmes divers. Elle se concentre sur la transmission du sens et elle en fait son objet.

Si elle fait ainsi, elle sort ses membres de l'enfermement dans des systèmes mécaniques, d'autant plus rigides qu'ils sont plus complexes et hiérarchisés. Elle leur permet de dépasser ensemble les difficultés, de s'y adapter, de trouver des solutions nouvelles, conformes au sens recherché en commun. Pour ce faire, elle favorise l'échange pour l'échange, la rencontre pour la rencontre, en admettant que le travail mécanique est secondaire. Elle mise sur la qualité des relations humaines avant de miser sur la production.

Une telle organisation favorise l'improvisation : elle n'est pas focalisée sur un résultat à atteindre qui lui dicterait son action. Sa seule exigence est de maintenir et de promouvoir la recherche du sens. Elle ne s'arrête pas au rôle de chacun : elle lui donne la possibilité de prendre et de comprendre le rôle de l'autre et favorise les échanges de connaissances et de compétences.

Elle accepte et recherche le paradoxe, au lieu d'essayer de le résoudre à tout prix, parce que le paradoxe favorise la construction du sens de l'action. L'idéologie et l'utopie se corrigent ainsi l'une l'autre. L'absence de ce paradoxe est signe de pensée unique, qui empêche l'innovation et le renouveau.

Un telle organisation, enfin, favorise la circulation de la parole. Une parole fluidifiée permet de résoudre des conflits, de faire valoir la variété des visions et d'en tirer profit, d'ouvrir à une nouvelle improvisation. Elle est, en définitive, l'unique pouvoir organisant les organisations de ce type.

2. Sans doute ne mettrait-on pas les mathématiques fondamentales en demeure de construire du sens. Mais il est légitime d'adresser cette demande à la théologie. De fait, en essayant de penser le rapport de l'être humain avec Dieu, la théologie lui assigne une place (face à Dieu ou devant Dieu), une valeur (« tu as du prix à mes yeux » [Es 43,4]), une orientation (aimer Dieu et le « prochain »). Il n'est donc pas hors sujet de solliciter la théologie pour faire du *sensemaking*. Si le XXI<sup>e</sup> siècle est celui de la quête de sens, la théologie y est à sa place. D'un autre côté, une réduction de la théologie à un discours donateur de sens pourrait poser difficulté, dès lors qu'on en déduirait trop vite la réciproque : tout discours qui donne sens est théologique – voire : une théologie qui n'a pas pour but de donner du sens n'est pas une théologie d'avenir (ou n'est pas une théologie tout court).

Comment la théologie peut-elle faire du *sensemaking* sans cesser d'être de la théologie ? Quelle est la manière spécifiquement théologique de donner du sens ?

Une théologie du *sensemaking* s'interrogera au préalable sur la juste manière de coordonner l'expérience humaine et le langage théologique. En formulant les choses ainsi, on suggère qu'il ne va pas de soi que l'expérience humaine en quête de sens soit théologique, à moins d'envisager la possibilité d'une « théologie anonyme », toute recherche authentique de sens étant considérée d'emblée comme une recherche théologique. On suggère aussi que rendre la théologie anonyme n'est pas une opération de traduction entièrement innocente : actualiser, rendre intelligible, oui – mais cacher ce Christ qu'on ne saurait voir, non. La théologie chrétienne doit continuer de demander : « Qui est cet homme ? », même et surtout quand elle parle de l'expérience de tout homme.

3. La théologie est un outil susceptible de porter et de promouvoir ce type de *sensemaking* au niveau des organisations. Elle est peut-être le meilleur outil pour cela, l'outil en mesure de donner le plus d'intelligibilité à ces procédures de construction du sens.

En effet, des organisations résilientes de ce type, au-delà du fait qu'elles sont modernes et en phase avec les générations du XXI<sup>e</sup> siècle, renvoient en définitive une certaine image de Dieu. Le mot clef est ici *agapè*. L'*agapè* improvise, puisqu'elle ne se programme pas et n'est pas focalisée sur les résultats : elle se vit au fur et à mesure. L'*agapè* favorise l'échange des rôles, puisqu'elle voit en chacun le serviteur de l'autre ; qui plus est, des relations empreintes d'*agapè* permettent de faire émerger de nouveaux rôles. L'*agapè* accepte les paradoxes, puisqu'elle dénonce à la fois les tendances de l'idéologie à la manipulation, et celles de l'utopie à tomber dans la pathologie. L'*agapè* passe par la rencontre et l'échange, elle repose sur la parole, et c'est par ce biais seul qu'elle est efficace.

Le *sensemaking* ainsi compris renvoie donc l'image d'un Dieu d'amour qui n'est pas statique, mais qui favorise et guide l'action, qui ne dicte rien, mais qui interagit avec sa créature et sa création. Il met en valeur un Dieu qui s'est mis au service des autres et nous appelle à faire de même. Il ne considère pas la diversité des compréhensions et interprétations de la Parole comme un problème, mais comme un élément susceptible de conduire à une pratique plus juste, si ces interprétations sont confrontées et échangées. Mais surtout, il nous encourage à vivre pleinement la Parole et à la rendre performative dans nos vies et nos organisations.

3. Comment l'expérience humaine est-elle coordonnée au discours théologique ? En théologie, on demandera plutôt : où, en quel « lieu » l'expérience humaine est-elle coordonnée au discours théologique ? On cherche ce lieu, bien souvent, du côté de l'éthique, qu'on défende l'éthique prescriptive du Décalogue ou du Sermon sur la Montagne ou bien une éthique de l'*agapè*. Et on conviendra que la seconde est peut-être plus apte que la première à prononcer le sens d'une vie humaine, parce que c'est une éthique en construction, en improvisation, en invention et en échanges.

Mais le lieu théologique où il est question de l'expérience humaine pourrait aussi demeurer la christologie. L'interrogation sur le sens s'en trouverait bien entendue orientée différemment : il s'agirait moins de découvrir ou de dévoiler l'*agapè* divine à mesure qu'on la construit et la consolide activement avec Dieu, que de s'abandonner à un sens déjà donné, qui se déploie dans mon existence depuis cette existence unique où le discours théologique sur l'homme et le discours théologique sur Dieu coïncident, où le point d'équilibre est donné.

L'enjeu alors n'est pas l'imposition du sens, ni sa construction, mais sa proclamation – une proclamation où la performativité de la Parole est seconde par rapport à la consolation.

Mais si la christologie doit demeurer (ou redevenir) un lieu de construction du sens, un langage théologique capable de dire l'expérience humaine, elle ne peut pas être cantonnée à la description de l'être de Jésus de Nazareth. Elle doit faire ressortir le sens de sa vie, de sa mort et de sa vie. Elle dessinera peut-être aussi une existence humaine moins marquée par l'action que par la paix.

4. Le lieu où la théologie ainsi comprise se déploiera n'est pas nécessairement ni premièrement le milieu universitaire et académique. Ce sont plutôt les organisations confessionnelles de type associatif, tout ce qui est Église dans un sens très large. En effet, la théologie ainsi comprise est inenvisageable comme discours préalable à une pratique, voire séparé de la pratique. L'adjectif « théologique » ne qualifie pas un modèle théorique, mais quelque chose qu'on devient par la pratique : des organisations résilientes telles que celles qu'on vient de décrire n'ont pas nécessairement une intention théologique préalable et affichée, mais elles se font en quelque sorte théologiques, à mesure qu'elles renvoient plus clairement l'image du Dieu d'amour.

Le XXI<sup>e</sup> siècle sera théologique – parce que le Dieu *agapè* répond et correspond aux aspirations des nouvelles générations, parce que le Dieu *agapè* est actuel : il est pour ici et maintenant !

4. La christologie est bel et bien, jusqu'à un certain point, un préalable : à moins de devenir un signifiant comme un autre (désignant, par exemple, toute réalité perçue comme « humano-divine »), le « Christ » ne s'invente et ne se construit pas. La théologie ainsi comprise ne peut donc pas être ramenée entièrement au domaine de la pratique et de l'action. Cela ne veut pas dire qu'elle est cantonnée à l'Université ou aux commissions de théologie des Églises. Mais c'est en demeurant à une certaine distance qu'elle sera en mesure de rappeler que toute construction de sens n'est pas nécessairement théologique, parce qu'elle n'est pas toujours christologique.

Est-ce qu'une telle théologie correspond à un besoin du XXI<sup>e</sup> siècle ? Elle ne répond sans doute pas au besoin des organisations et des entreprises en manque de sens. Mais elle est susceptible de rappeler que l'Église est encore autre chose qu'une organisation de ce type et de l'aider à construire le sens de sa présence dans le monde.